

UN FRANCAIS EN AMERIQUE Pendant la Guerre de Secession

Placé à la tête de l'armée des confédérés, il y déploya d'incroyables ressources d'énergie et de talents militaires pour compenser les circonstances défavorables où il dut engager la lutte. Avec des éléments incomplets et disparates, avec des armements défectueux, il tint longtemps en échec des armées plus nombreuses, mieux pourvues, mieux ravitaillées que les siennes. Il lutta deux ans, souvent vainqueur, toujours redoutable, même aux heures les plus désespérées. Il se montra en un mot en face du général Grant qui fut après deux ans de lutte heureux vainqueur, le stratège de génie en face du général de talent.

Au moment où Charles Heidsieck quittait Boston et arrivait à New-York, un décret—sorte de moratorium d'une forme beaucoup plus radicale que celle que nous avons connue au commencement de la guerre—libérait les débiteurs d'une façon définitive de toute obligation vis-à-vis de leurs créanciers quels qu'ils fussent: coup droit porté au Sud producteur, créancier du Nord.

Messieurs B. et B., agents de Charles Heidsieck qui avait été l'artisan de leur fortune, déclarèrent vouloir profiter du bénéfice que leur conférerait le décret—se libérant ainsi d'une dette extrêmement considérable. Dans les circonstances critiques où l'on se trouvait, c'était pour mon père l'inévitable ruine. La conduite légale, mais peu honnête des agents, se retirant sans lutte d'une situation que leur appui eut pu en partie sauver, indigna le frère de l'un d'eux, Thomas B. qui protesta contre cette déloyauté et jura qu'il donnerait tout son avoir pour la réparer. Ce loyal garçon ne fut pas écouté: il n'avait pas de fortune. Sa vie un peu aventureuse s'était passée jusque là dans les prairies du Far-West qu'il avait parcouru en tous sens. Cow-boy infatigable, mais rien moins que thésauriseur. Dégouté de la civilisation où il venait de rentrer depuis quelques mois, révolté à la pensée de faire la guerre aux Américains, ses frères, il repartit avec quelques compagnons vers les grandes plaines de l'ouest où il s'enfonça sans esprit de retour. Nous l'y retrouverons un jour.

Charles Heidsieck, sans se décourager, entreprit de recouvrer une à une les créances que ses agents refusaient de reconnaître en bloc, s'adressant à la conscience de ceux que leur situation mettait à même d'acquitter en des temps meilleurs. Il y eut quelques gens d'honneur auprès desquels il réussit: si je dis que ce fut le petit nombre, je n'étonnerai personne.

Alors, mon père se retourna vers le Sud. Pouvait-il espérer trouver près des planteurs à demi-ruinés un plus profitable accueil?... Ce fut pourtant ce qui arriva.

Après un voyage aussi dangereux que fatigant, car il fallait quitter les routes battues pour contourner les régions envahies par les armées, il se retrouva dans les plantations de sucre et de coton visitées en des jours meilleurs. Il allait d'un domaine à l'autre, de la plantation d'un étranger à celle d'un ami où lors de son second voyage il avait reçu une si large hospitalité. L'accueil aux jours d'épreuve fut aussi cordial, mais plus grave. Les grands fils étaient partis pour l'armée confédérée, accompagnés souvent de leur frère de lait, jeune noir dont le dévouement passionné était pour le vieux père une garantie de sécurité à l'égard de son fils. Parmi les jeunes noirs de la plantation, un certain nombre parfois était partis comme volontaires pour se battre à côté du jeune maître dans l'armée esclavagiste—inconscience saisissante des réalités en face de l'abstraction des théories même les plus justifiées.

Charles Heidsieck n'eut qu'à s'applaudir, non seulement de l'accueil qui lui était fait, mais du succès de ses démarches et de ses négociations. C'était bien des négociations qu'il entamait en effet; dans ce pays où le numéraire manquait entièrement, les marchandises

—le coton surtout—s'accumulaient, n'ayant plus ni le débouché des états du Nord, ni celui des pays d'Europe. L'armée fédérale resserait chaque jour le blocus, tandis que la flotte fermait à l'exportation ce pays dont elle était précisément l'élément vital. Depuis que le coton d'Amérique n'arrivait plus en Europe, une crise industrielle avait fait monter cette matière première à des prix invraisemblables. Il était payé au poids de l'or surtout en Angleterre dont il alimentait avant la guerre les nombreuses manufactures.

Cette situation économique donna à mon père l'idée de tenter un dernier effort, seule chance de salut qui lui resta d'échapper à la ruine. Il prit du coton en paiement de ses créances; puis à travers des difficultés inouïes, dans une randonnée aussi pittoresque qu'aventureuse, il achemina des extrémités de la Louisiane, comme à travers les plaines de la Virginie et du Kansas, les ballots de coton qu'il avait acquis; tantôt par radeaux, tantôt sur de primitifs charriots—il achemina dis-je cette précieuse marchandise vers le port de la Mobile, au fond du golfe du Mexique, non loin de la Nouvelle-Orléans. Ce port avait jusque-là échappé au blocus dont était frappés tous les autres centres maritimes du Sud.

Grâce à l'aide de quelques amis influents et avec l'appui du consul de France, Charles Heidsieck frêta deux sloop, y fit charger le coton dont il s'était rendu acquéreur. Puis par l'appât d'un gros bénéfice éventuel, il décida deux hardis capitaines à armer ces deux sloop et à tenter de gagner l'Europe.

L'armée victorieuse des fédérés formait un inexpugnable rempart qui le séparait de New-York. La Nouvelle-Orléans, plus proche, eut pu lui offrir plus de facilités pour quitter l'Amérique en gagnant la Havane. Mais cette ville inabordable par terre semblait également impossible à atteindre par mer: aucun bateau en partance depuis de longs mois. Seuls quelques petits bâtiments se hasardaient à sortir du port de la Mobile pour faire un peu de cabotage le long des côtes du Golfe. Par suite des conventions avec les assiégés, ils ne pouvaient prendre aucun passager: l'équipage strict et contrôlé était seul toléré à bord. L'idée vint alors à mon père de faire comme homme d'équipage cette courte traversée, et ayant appris le départ d'un petit caboteur, qui voulait pousser jusqu'à la Nouvelle-Orléans, il alla s'y engager comme "bar keeper" c'est à dire sommelier. A la guerre comme à la guerre, c'était bien le cas de le dire.

Dès que le consul de la Mobile apprit cette décision qui lui sembla tout à fait appropriée aux circonstances, il proposa à Charles Heidsieck de porter au consul de la Nouvelle-Orléans un paquet de dépêches ministérielles qu'il avait depuis quelque temps en sa possession, et que jusque là il n'avait pas pu lui faire parvenir. Cette mission de porteur officiel de la correspondance diplomatique, accrédité par lettre de créances, donnait à mon père des garanties de sécurité appréciables. En plus des dépêches ministérielles, dans l'enveloppe scellée par le Ministère des Affaires Etrangères à Paris, se trouvait la correspondance des français de la Nouvelle-Orléans, mise ainsi à l'abri des aléas de la poste de guerre. Mon père privé de nouvelles des siens depuis de longs mois, espérait que ce pli officiel abriterait des nouvelles de sa chère famille.

Il partit donc escorté jusqu'au bateau par ses amis qui l'accompagnaient de leurs vœux, et quatre jours après il entra dans le port de la Nouvelle-Orléans.

CAPTIVITE ET DELIVRANCE

A l'arrivée, une fâcheuse nouvelle accueillit le voyageur. On apprit que la ville était depuis cinq jours au pouvoir de l'armée du Nord et que son commandant, le général Butler, tenait la ville sous un joug de terreur. Défense ayant été faite d'aller à terre sans au-

torisation, et sans justification de la nationalité et du but de voyage, mon père se déclara sujet français voyageant pour son commerce; il se dit porteur des dépêches du gouvernement français, et demanda l'autorisation de les porter à son consul. On lui répondit en lui donnant l'ordre de se rendre de suite au quartier général. Assez inquiet, mais n'ayant qu'à obéir, il fit immédiatement prévenir le consul de France, M. de Montholon, de la mission dont il était chargé, de l'ordre qui lui avait été donné, et lui indiquant l'heure où il se rendrait au quartier général, le pria de s'y trouver.

A peine arrivé, il fut introduit dans une grande pièce dont des piquets de soldats gardaient les entrées. Le consul n'était pas encore là. Soudain, le général Butler, prévenu de sa présence, sortit de son cabinet l'interpella brusquement:

—Qui êtes-vous et que venez-vous faire ici?

—Je suis Charles Heidsieck, français de Reims, négociant en vins de Champagne. Je viens de la Mobile, chargé par le consul de cette ville de remettre le courrier diplomatique à Mr de Montholon, consul de France à la Nouvelle-Orléans. Et voici, général, mes passeports et mes lettres de créance.

—Tu mens! Chien de Français! Tu es venu nous espionner...!

—Je proteste, général, contre cette odieuse imputation! s'écria mon père avec force, mais sans se départir de son calme. Il sentait la gravité de la situation et gardait tout son sang-froid pour y faire face.

—Alors—reprit Butler d'un ton provoquant—alors, comment êtes-vous venu sous un faux nom, sur un bateau qui n'avait pas le droit d'amener des passagers.

—Vous êtes dans l'erreur, général; j'ai été inscrit sous mon nom, et je remplissais près de l'équipage la fonction de sommelier, aussi en rapport que possible avec ma profession.

—Cela m'est parfaitement égal; donnez-moi les dépêches.

—Je ne puis les remettre qu'en mains propres, au consul de France, qui sera ici dans un instant.

—Je suis le maître et je les veux!...

à suivre

PRINCE QUI A PEUR DE SE BRULER

Neuilly-sur-Seine, France.—"Il devore le feu, c'est un véritable mangeur de feu de l'Inde" hurlait un monstre de curiosités de Dinant sur l'estrade de sa baraque, à la foire de Neuilly, "Entrez et si vous voulez être convaincus parlez-lui en hindou et il vous répondra."

A ce moment passait un étranger aux allures distinguées, il s'avança sans hésiter et commença à parler au bâteleur en hindou. Ce dernier qui semblait fort perplexé ne lui répondit pas et c'est en vain que l'étranger au teint cuivré employa tous les dialectes parlés dans l'Inde, il lui fut impossible de se faire comprendre. A la fin, voulant se tirer d'embarras le mangeur de feu dit à son interlocuteur: "Vous n'êtes pas un Indou et vous parlez un jargon incompréhensible, si vous étiez du même pays que moi, vous mangeriez du feu."

"Impossible pour le moment, je suis à la diète," répondit le prince de Kapurthala, car c'était en effet l'aimable noble Indou qui faisait des études de mœurs.

Le prince Kapurthala a fait sensation, cette saison, à Paris et à Deauville et son adresse à tous les exercices du sport est fort admirée.

DANS LA RUE

Deux agents de ville s'approchent d'un bon poivrot étendu à terre.

—Qu'est-ce que vous faites-là, par terre?

—J'cherche quelque chose que j'ai perdu.

—Qu'est-ce que vous pouvez bien chercher dans un état pareil?

—Ben... mon équilibre, parbleu! que j'ai perdu tout à l'heure.

On se sert du gaz naturel en Chine depuis plusieurs siècles.

Il y a à Bruxelles une pendule que le vent fait marcher.

IL OBTINT SA GRACE

Parlant de l'anarchiste millionnaire Léon Prouvest, lequel s'est récemment suicidé, Emile Gautier raconte, dans Le Figaro, que ce farouche anticlérical avait supprimé tous les mots pouvant évoquer quelque idée religieuse. Ainsi écrivait-il: Raphaël (Var), au lieu de Saint-Raphaël.

Cela rappelle l'histoire (sans doute apocryphe) du marquis de Saint-Cyr. Arrêté et emprisonné pendant la tourmente révolutionnaire, et sur le point de passer en jugement, ou lui fit subir l'interrogatoire d'identité:

—Nom, prénoms, qualités?
—M. le marquis de Saint-Cyr.
—Il n'y a plus de monsieur!
—Marquis de Saint-Cyr!
—Il n'y a plus de marquis!
—De Saint-Cyr.
—Il n'y a plus de particules!
—Saint-Cyr.
—Il n'y a plus de saints!
—Cyr!
—Il n'y a plus de Sire!
—Alors, puisque je n'existe pas, impossible de me supprimer!...
Et il obtint sa grâce.

ARMÉES COUTEUSES POUR L'ALLEMAGNE

Paris.—La commission des réparations a fait connaître les dépenses des armées d'occupation du Rhin depuis l'armistice jusqu'au mois d'avril 1921. Le tableau suivant indique les dépenses: L'armée française, 1,276,450,838 marks-or; l'armée des Etats-Unis, 1,167,327,000 marks-or; l'armée de Grande-Bretagne, 991,016,859 marks-or; l'armée de Belgique, 194,706,728 marks-or; l'armée d'Italie, 10,064,861 marks-or.

SEPT MILLIARDS POUR LA FRANCE

Paris.—La France est assurée de paiements pour les réparations et le moyen d'éviter la banqueroute est donné à l'Allemagne, grâce à l'entente qui a été signée, à Wiesbaden, par M. Louis Loucheur, ministre des régions libérées de France, et le Dr. Walter Rathenau, ministre de la reconstruction d'Allemagne. Cette entente est considérée à Paris comme extrêmement importante. Elle permet à l'Allemagne de payer, en l'espace de cinq ans, l'équivalent de 7,000 millions de marks-or. Les premiers rapports indiquent que l'entente expirerait dans trois ans, mais, en réalité, elle ne se terminera que le 1er mai 1926.

LA VALLEE DU PARADIS

Apprenez à connaître la Vallée du Paradis, où les songes se réalisent. Cette merveilleuse ville se développe comme par enchantement et une émission de bons de un million de dollars pour être employée en améliorations municipales cette année a été autorisée. Des commerces en tous genres peuvent être installés ici. Nous avons dix-sept milles de terres au bord de l'eau où des magnifiques terrains à bâtir sont situés. Merveilleuses habitations et pelouses magnifiques. Des fleurs de toute beauté en grande quantité. Pêche admirable. Vous pouvez chaque jour pêcher les plus gros poissons jusqu'à ce que votre dos vous fasse mal et que vos mains soient brûlées par le soleil. Le paradis des canots automobiles à cause des centaines de milles de cours d'eau et des endroits merveilleux que l'on peut visiter. Les plus belles routes du sud. Natation dans la baie et dans le golfe des plus agréables. La ville la plus salubre des Etats-Unis, et où les médecins ne font pas d'affaires. Le plus grand terrain de toute de golfe en construction des Etats-Unis. L'endroit le plus frais d'Amérique en été et le plus charmant climat en hiver. Vous pouvez être propriétaire d'une habitation ici avec un revenu perpétuel pour un très petit placement. Profitez de cette opportunité. Adressez vos communications à The Mayor, Valparaiso, Fla.—Adv.